

## LANGAGE HUMAIN ET SIGNES NATURELS DANS LE CARTÉSIANISME

Geneviève RODIS-LEWIS (Lyon)

L'importance du problème du langage dans le Cartésianisme tient à la convergence de deux thèmes. D'une part, l'homme se distingue de l'animal-machine par l'invention de signes pour traduire ses pensées, même chez les muets ; au contraire, certains oiseaux, doués des organes de la parole, la reproduisent mécaniquement, sans qu'il y ait communication de sens. Malgré la diversité des langues, liée au caractère institutionnel des signes, tout homme se fait « entendre » d'autrui : le langage manifeste l'universalité de la raison.

D'autre part, l'association extrinsèque entre paroles et choses significées est comparée par Descartes à la corrélation entre les modifications quantitatives qui diversifient les corps et le sentiment qualitatif éprouvé à cette « occasion »<sup>1</sup> : « Pourquoi la Nature ne pourra-t-elle pas aussi avoir établi certain signe, qui nous fasse avoir le sentiment de la lumière, bien que ce signe n'ait rien en soi qui soit semblable à ce sentiment ? Et n'est-ce pas ainsi qu'elle a établi le ris et les larmes, pour nous faire lire la joie et la tristesse sur le visage des hommes ? » (*Monde*, A.T. XI, 4.) Or, ces « expressions » émotionnelles apparaissent aussi chez les animaux (*Passions*, § 138 ; à Newcastle, 23-11-1646 ; à Morus, 5-2-1649). En coordonnant ces diverses indications, les Cartésiens approfondissent l'analogie et surtout les divergences entre le langage proprement humain et une sorte de langage de la Nature, qui caractérise tout le domaine des sentiments et des passions, dont les manifestations corporelles rapprochent l'animal et l'homme.

La métaphore qui ouvre le traité du *Monde* (source de beaucoup de ces développements), nommait « signe » l'action extérieure qui provoque la lumière, et renvoie au « sentiment », comme dans l'expression des émotions, l'action extérieure du visage suggère l'interprétation de la

<sup>1</sup> L'expression qui apparaît peu après (A.T. XI, 5-6) a suscité les interprétations occasionnalistes de la corrélation entre âme et corps.

passion : ainsi le signe matériel qui affecte l'ouïe ou la vue suscite le sens, conçu par la pensée, « souvent même sans que nous prenions garde au son des mots, ni à leurs syllabes ». Mais dans les *Méditations* et les *Passions*, la relation entre signe et signifié semble renversée ; le sentiment devient le signifiant, « tout sens a du sens »<sup>1</sup>, car il condense une foule de renseignements appropriés à notre conservation. Dans la vision de la profondeur, apparaît « comme une géométrie naturelle », où « les mouvements » de l'objet qui se rapproche ou s'éloigne, « agissant immédiatement contre notre âme, d'autant qu'elle est unie à notre corps, sont institués de la Nature, pour lui faire avoir de tels sentiments »<sup>2</sup>. Malebranche montrera qu'une science infinie est enveloppée dans ces jugements naturels qui ne sont que des sensations composées ; ils se font en nous sans nous, comme « si nous savions divinement l'optique et la géométrie » (Dernier Ecl. à la *Recherche*, § 43). De même les « sentiments prévenants » nous dispensent des trop longs et complexes raisonnements, qui établiraient la bonté ou la nocivité de l'objet qui nous attire ou nous répugne. Ainsi les passions nous enseignent, non les diversités internes des choses, mais en quoi elles « nous importent » (*Passions*, § 52). La finalité du « sentiment » est donc référée à l'unité constituée par l'âme et le corps, c'est-à-dire à « ma nature en particulier » (Méd. VI) ; et cette notion originale subsiste même chez les Cartésiens qui donnent de l'union une explication occasionaliste. Mais il faut abandonner ce point de vue qualitatif pour atteindre la connaissance spéculative des modalités correspondantes de l'étendue autour de nous et en notre corps : celles-ci ne sont pas, à proprement parler, signifiées par les sensations et passions, dont le sens demeure immanent, sauf pour le philosophe qui discerne, par une réflexion intellectuelle, la corrélation et l'indépendance des deux registres. Or, l'animal, privé de la conscience liée au second degré du « sens », en possède le premier degré (6<sup>e</sup> réponse, § 9), ou réaction consécutive à l'excitation de l'organe corporel (à Morus, 5-2-1649). Et comme c'est ce même comportement adapté à la conservation de la vie, qui nous est immédiatement signifié par nos sentiments, nous étendons cette interprétation aux bêtes. « A notre regard (*nobis*) par la voix ou par d'autres mouvements corporels, toutes signifient (*significant*) leurs impulsions naturelles, colères, crainte, faim, etc. Ce n'est pourtant pas là un véritable langage (*vera loquela*), qui puisse être référé à la seule pensée, et non à l'impulsion naturelle » (à Morus, *ib.* A.T. V, 278). Même si elle concourt à la conserver, la finalité d'une machine est une dénomination extérieure, car la montre « n'observe pas moins exactement

<sup>1</sup> Sur la confrontation entre cette formule de PRADINES, et d'autres de MERLEAU-PONTY, avec cette thèse cartésienne, cf. *Le Domaine propre de l'homme chez les Cartésiens*, dans *Journal of the history of Philosophy*, 1964, pp. 170-172. Sur les jugements naturels et sentiments prévenants, *ibid.* pp. 174-176 ; sur le langage, pp. 178-182.

<sup>2</sup> *Dioptrique*, A.T. VI, 130 et 137 ; *Homme*, A.T. XI, 160. Comme dans le *Monde*, le processus de la Nature va du mouvement au sentiment.

les lois de la nature, lorsqu'elle est mal faite... que lorsqu'elle satisfait entièrement au désir de l'ouvrier » (Méd. VI, A.T. IX, 67). Ces comparaisons démiurgiques conduisent les successeurs de Descartes à imputer la constitution de tout organisme vivant à la sagesse de l'Auteur de la nature : cette intentionalité justifierait le rapprochement entre le sens latent des signes naturels et le sens patent de notre langage <sup>1</sup>.

Cependant, pour démontrer que celui-ci seul dévoile la pensée, les Cartésiens développent les différences entre signes naturels et « signes d'institution » <sup>2</sup>. Les premiers sont innés et propres à chaque espèce d'animaux : « Leurs cris, leurs voix et leurs accents devraient aussi changer selon les divers climats, si c'étaient des paroles aussi bien que les nôtres » (La Forge, *Esprit de l'homme*, c. 20, p. 354). Mais l'immuabilité de chaque comportement prouve la perfection du mécanisme, réglé pour des situations déterminées : « Ainsi le hurlement d'un loup fera fuir une brebis et pourra faire approcher en même temps un autre loup » (Cordemoy, *Disc. parole*, p. 85). Malebranche explique comment la crainte ou la compassion se transmettent mécaniquement : « nous humanisons » ces correspondances, en les prenant pour un échange de sentiments, entre l'homme et le chien par exemple, que Dieu « a fait particulièrement » pour nous. Or, « c'est uniquement l'effet naturel et nécessaire de la sage et admirable construction de nos corps » (*Recherche vér.*, V, c. 3, *Œuvres compl.*, II, 149-151). Au contraire, alors que les liaisons naturelles reposent sur « la volonté constante et immuable du Créateur », celle « des idées avec les sons et certains caractères est faible, et fort différente dans différents pays ; ... elle dépend de la volonté faible et changeante des hommes... parce que cette liaison n'est point absolument nécessaire pour vivre, mais seulement pour vivre comme des hommes qui doivent former entre eux une société raisonnable » (*ib.* II-1, c. 5, § 1, O. C. I, 217). Descartes avait insisté sur l'*invention* des signes, et leur adaptation à toutes circonstances, parce que « la raison est un instrument universel » (*Disc. méth.*, 5<sup>e</sup> p. A.T. VI, 57). L'insensé même compose un discours, pour se faire « entendre » (*ib.* et à Newcastle, 23-11-1646). Malebranche, qui dégage l'importance de la *convention* sociale (O. C. I, 218-219), note que les fous sont « incapables de parler à propos, et de répondre juste » (*ib.* 323, II-3, c. 1, § 2) : l'essentiel est de communiquer, et le philosophe met en garde contre « ces écrivains qui fabriquent un grand nombre de mots et de caractères nouveaux » (O. C. I, 221). Mais il ne critique pas moins vivement ceux qui pensent que la langue originelle exprimait la nature même des êtres <sup>3</sup> : il raille les

<sup>1</sup> Cf. G. CANGUILHEM, *La Connaissance de la vie*, p. 143. La conception des vivants comme « automates » enveloppe une téléologie. Cependant pour Descartes, la formation de l'animal relève des seules lois du mécanisme.

<sup>2</sup> LA FORGE, *Traité de l'esprit de l'homme*, 1666, in-4<sup>o</sup>, c. 4, pp. 35-36 ; CORDEMOY, *Discours physique de la parole*, 1668, p. 201, in-12, *passim*.

<sup>3</sup> *Contra*, B. LAMY, *L'Art de parler*, 1676, pp. 200-201.

aventureuses explications bibliques du *Hierozoïcon* de Bochart (1663), et rejette l'appui de ce dernier sur le *Cratyle*, ainsi que « le mystérieux Pythagore » qui, selon Cicéron, attribuait l'imposition des noms à la plus haute sagesse (Ecl. VIII, O. C. III, 92-93 et n. 47-50). Seule est naturelle la « volonté de convenir » (O. C. I, 218), et de multiples systèmes sont possibles, liant les idées avec des sons, et des symboles comme les hiéroglyphes (*ib.* 213, var. de la première édition), ou les notations algébriques (*ib.* 220). Cordemoy précise que la parole est plus commode en la présence, l'écriture suppléant à l'absence (*Parole*, p. 40), et s'attache à l'acquisition « des signes dont quelques autres hommes sont déjà convenus » (p. 41) : comme dans un déchiffrement de code, l'esprit note les signes les plus fréquents, et les met à l'épreuve, ce qui est plus aisé quand l'interlocuteur étranger connaît notre langue ; on parvient ainsi à oublier les mots dont on s'est servi pour ne retenir que les idées véhiculées par l'une ou l'autre (pp. 60-62). L'apprentissage du langage par l'enfant (pp. 45-60) suit un ordre logique : après la compréhension des « signes naturels » exprimant « les passions de ceux qui les approchent » (p. 46), vers deux ou trois ans, ils démêlent beaucoup de noms, puis distinguent les qualificatifs, et enfin les verbes d'action. Ainsi « leur raison est entière dès le commencement » (pp. 59-60).

Cependant Descartes avait remarqué que l'*association* joue un aussi grand rôle dans l'institution d'un lien entre parole et signification que dans le dressage animal (*Passions*, § 50) : les liaisons acquises par répétition forment, chez Cordemoy et Malebranche, le moyen terme entre les liaisons naturelles et le langage convenu. Ainsi l'animal, dont Descartes avait prévu le conditionnement (à Mersenne 18-3-1630), apprend certaines paroles si ses organes vocaux s'y prêtent (*Parole*, pp. 98-107) ; mais il n'en a pas l'entendement (La Forge, *op. cit.*, p. 353). Leur finalité est instituée par le maître, qui les met en situation, et s'appuie généralement sur une impulsion passionnelle (à Newcastle, 23-11-1646 ; *Parole*, pp. 102-103). « Il ne s'est jamais trouvé aucune bête si parfaite, dit Descartes, qu'elle ait usé de quelque signe pour faire entendre à d'autres animaux quelque chose *qui n'eût point de rapport à ses passions* » (A.T.IV, 576). Aussi Cordemoy discerne-t-il la pensée des autres hommes en faisant « réflexion sur la suite de plusieurs de leurs actions qui n'ont aucun rapport avec ce qui les conserve ; et surtout la liaison » entre leurs paroles, et leur convenance avec ses propres signes (pp. 8 et 28-29).

La conscience humaine ne se contente donc pas d'apercevoir la finalité vitale des liaisons naturelles auxquelles l'animal obéit toujours mécaniquement : elle s'y oppose pour y imposer son propre sens. Le cri animal « est un effet nécessaire de la construction de la machine », dit Malebranche, converti au Cartésianisme par la lecture de *L'Homme*, où le préfacier hollandais Schuyf comparait ce cri au grincement de la roue ; signe d'un mauvais fonctionnement sans doute, mais signe pour nous. Au contraire, « quand un homme en pleine santé ne crie point

lorsqu'on le blesse, c'est une marque que son âme résiste au jeu de sa machine » (*Recherche*, V, c. 3, O. C. II, 150). « Car enfin, si nous crions », concluait Cordemoy, après avoir décrit le mécanisme des phonèmes (source de la leçon de philosophie du *Bourgeois gentilhomme...*), « ce n'est pas parce que nous avons une âme, mais c'est parce que nous avons un poumon » (p. 114). Or, cette non adhérence de l'homme aux nécessités vitales lui permet aussi de ruser avec l'expression naturelle des émotions ; « en sorte qu'on s'en peut aussi bien servir à dissimuler ses passions qu'à les déclarer » (*Passions*, § 113). Si ces signes méritent d'être appelés « la première des langues et la plus universelle », c'est peut-être parce que « la malice des hommes l'a rendue la plus trompeuse de toutes » (*Paroles*, préface). Car la liberté de l'esprit se découvre à travers la parole menteuse : « Après un grand nombre de signes... qui me faisaient voir qu'ils entendaient ma pensée et qui me feraient croire que j'entendais la leur, je me suis aperçu qu'ils avaient dessein de me tromper : il ne m'est plus permis de douter que les corps qui ressemblent au mien soient unis à des âmes » (pp. 30-31). Ce n'est là pourtant que le mauvais usage de la liberté, qui vole « le droit le plus saint qui soit entre les hommes », puisque « la société ne s'entretient que par la parole » (p. 165). Travailler à bien penser est donc le principe de la bonne rhétorique (pp. 145-160), et le cartésianisme de Cordemoy annonce ici l'*Art poétique* de Boileau (1674) : « Bien savoir et trouver aisément le mot » (p. 150). Réciproquement, alors que les signes naturels sont source de confusion, si l'on prend le sensible pour une image de l'objet, le caractère conventionnel des signes en fait des instruments très précis pour les idées abstraites. Contre Cordemoy, qui croit qu'« une âme pourrait concevoir incomparablement plus nettement les pensées d'un autre esprit, s'ils ne dépendaient ni l'un ni l'autre des organes du corps » (p. 143), Malebranche refuse de spéculer sur la communication entre purs esprits (*Recherche*, III, 2, c. 1, O. C. I, 416) : pour l'homme, en tout cas, le détour par les signes sensibles bien choisis n'est pas un obstacle, mais un appui pour la pensée : « Par un usage réglé de chiffres et de lettres », les analystes « découvrent des vérités très difficiles que sans cela il serait impossible de découvrir » (*ibid.*, V, c. 2 ; O. C. II, 139).

Ainsi l'homme, distinct de l'animal en ce qu'il s'approprie les signes naturels, n'est pas non plus un ange, parce qu'il utilise les lois de corrélation entre l'esprit et le corps, et le mécanisme des associations pour s'exprimer « par des choses extérieures et corporelles, auxquelles on fait signifier par institution ce que l'on pense, et c'est en général ce qu'on appelle parler » (Cordemoy, *Parole*, p. 40).